

Pour non-liseurs

Volume 36, numéro 3 (213), juin 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 36(3), 227–230.

POUR NON-LISEURS

FRANCINE GAGNON
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

À quoi sert un intellectuel ?

Je viens de poser cette question à deux livres : *Critique de la modernité*, d'Alain Touraine (Fayard, 1993), et « *Cette mauvaise réputation...* », de Guy Debord (Gallimard, 1993). Le livre de Touraine a été une épreuve, un monument d'ennui. Ces phrases qui font un pas en avant et deux en arrière avec mille précautions, mille délicatesses, mille nuances... Page 418 : « Le rôle des intellectuels n'est certainement pas de participer aux formes les plus marchandes de la société de consommation, mais il n'est pas davantage de la rejeter en bloc. » Reprochant aux intellectuels de s'être enfermés « dans une position uniquement critique », Touraine les convie à « dégager la créativité » de la culture de masse, tout en combattant son « emploi mercantile » et en la protégeant « contre la démagogie et la confusion ». L'intellectuel protecteur de la culture de masse ? Là, j'ai ri. Si Touraine venait dans le monde, il verrait que les gens les plus susceptibles d'être victimes d'escroquerie, de démagogie et de confusion culturelles, tout comme ceux qui orchestrent ces dernières, ignorent que des intellectuels existent ou, s'ils le savent, n'ont cure de ce qu'ils disent et écrivent. Ce qui manque le plus à Touraine est la première force de

Debord : « On est facilement coupable d'avoir un style, là où il est devenu aussi rare de le rencontrer que la personnalité elle-même. » Sa deuxième force : ne pas être pressé d'afficher une raison sociale. « Où ai-je jamais prétendu être utile à quelque chose ? Pourquoi me faudrait-il tracer un sillon ? » L'obsession du rôle à jouer est dans la logique de la société du spectacle, si elle n'en est le moteur. Touraine s'empêtre dans ce cloaque ; Debord s'y soustrait en reconnaissant seulement, et comme son dernier souci, la fonction qu'il occupe ou le rôle qu'il joue à son insu.

J.-P.I.

La leçon de piano

C'était pendant la vague de froid, au beau milieu d'une tempête éprouvante, je venais de subir une secousse, de celles qui ébranlent au point de vous couper le sifflet, incapable de réagir autrement que par gestes saccadés. J'avais vu, entendu, caressé le PIANO. Un piano qui avait perdu sa coquetterie pour se retrouver successivement sur l'eau, dans la boue, témoin d'un désir naissant et, pour finir, torpille au fond des mers. Le temps d'une divagation, j'ai retrouvé la présence de ce géant noir, les pans de l'enfance ont repris corps, toutes variations confondues. Le piano était cependant encadré par une horde de nonnes, prêtes à brandir le bâton sur des doigts qui résistaient tant bien que mal à toutes les tentatives de persuasion. Inflexibles.

Remerciée après deux semaines de guerre des carpes et des métacarpes, je reçus en guise de consolation une tablette de chocolat : friandise des dieux dont je suis depuis incapable d'apprécier les vertus. Je ne serais jamais une jeune fille respectable qui pianote en suivant une méthode dûment reconnue. Résultat : il me tarde encore d'approcher la musique, ses silences, ses touches

d'ivoire que ma mémoire déjoue, comme si on m'avait arraché une oreille. Cette impression trouble me revient aujourd'hui, avec en prime une rage de moins en moins contenue, devant tous gestes qui finissent par engourdir les doigts, museler les mots, étouffer le désir d'improviser.

Duplessis disait des intellectuels qu'ils étaient des *joueurs de piano*. Belle expression, qui traduit bien le mépris à l'égard des têtes chercheuses. Ce sentiment me hante depuis que l'enseignement de la philosophie est devenu non rentable, agaçant, inutile. Dehors, on coupe. Il pourra toujours rester la musique des souvenirs, piano nostalgique des regards qui voyagent dans la portée d'une interrogation, des mots anciens et nouveaux qui s'accordent, se désaccordent, d'un imaginaire qui débouche à l'improviste dans un lieu inassignable. Le piano est bel et bien en train de dériver sous les applaudissements des technocrates qui préparent les grilles-horaires de leur future clientèle. Je me prends à rêver aux scènes passionnelles du film de Jane Campion, là où le seul contrat valide consiste à échanger ses faveurs — ses ferveurs — en prenant le temps d'apprivoiser l'autre. Mais celui-ci me glisse entre les doigts. Je viens de perdre un pied dans la classe. À quand l'amputation ?

F.G.

Le débutant

« Rembrandt sait qu'il n'est de salut que par le métier », écrit Robert Marteau dans *Huit peintres* (La Table Ronde, 1994). Mais le sait-il vraiment ? La maîtrise souveraine de la technique à laquelle avait accédé le peintre à la fin de sa vie, l'accumulation des tableaux, les louanges mêmes, ne peuvent empêcher l'élan qui le jette de nouveau en avant. Faire devient le seul moyen d'endiguer l'angoisse de n'avoir pas réalisé quelque

œuvre qui vaille, de n'avoir pas suffisamment tenté, comme l'écrit encore Marteau, « de représenter, traduire, projeter, matérialiser, idéaliser (...) la réelle royauté de la matière spirituelle ». C'est que devant la toile à peindre, Rembrandt, fût-il âgé, eût-il peint toutes ses *Ronde de nuit*, ne pesait pas plus lourd que le débutant qui accueille un mot, et puis un autre, et se désole de savoir si peu en mesurer le poids.

M.-A.L.